

UNIVERSITÉS DE PARIS  
Bibliothèque de

# J'ai vu...



FOP. 47

Un tank anglais qui monta à l'assaut des crêtes de Passchendaele.



*J'ai vu.*

LES ALLEMANDS ÉCHOUENT AU SUD DE COURTECON



*Chasseurs à pied réoccupant un poste avancé près de Courtecon.*



*Highlanders chassant les occupants d'un entonnoir de mine.*

Ce fut en vain que les sturmtruppen s'élançèrent à l'assaut des positions françaises au sud de Courtecon après une sévère préparation d'artillerie. Leurs attaques échouèrent et les éléments qui avaient pris pied dans un de nos postes avancés en furent



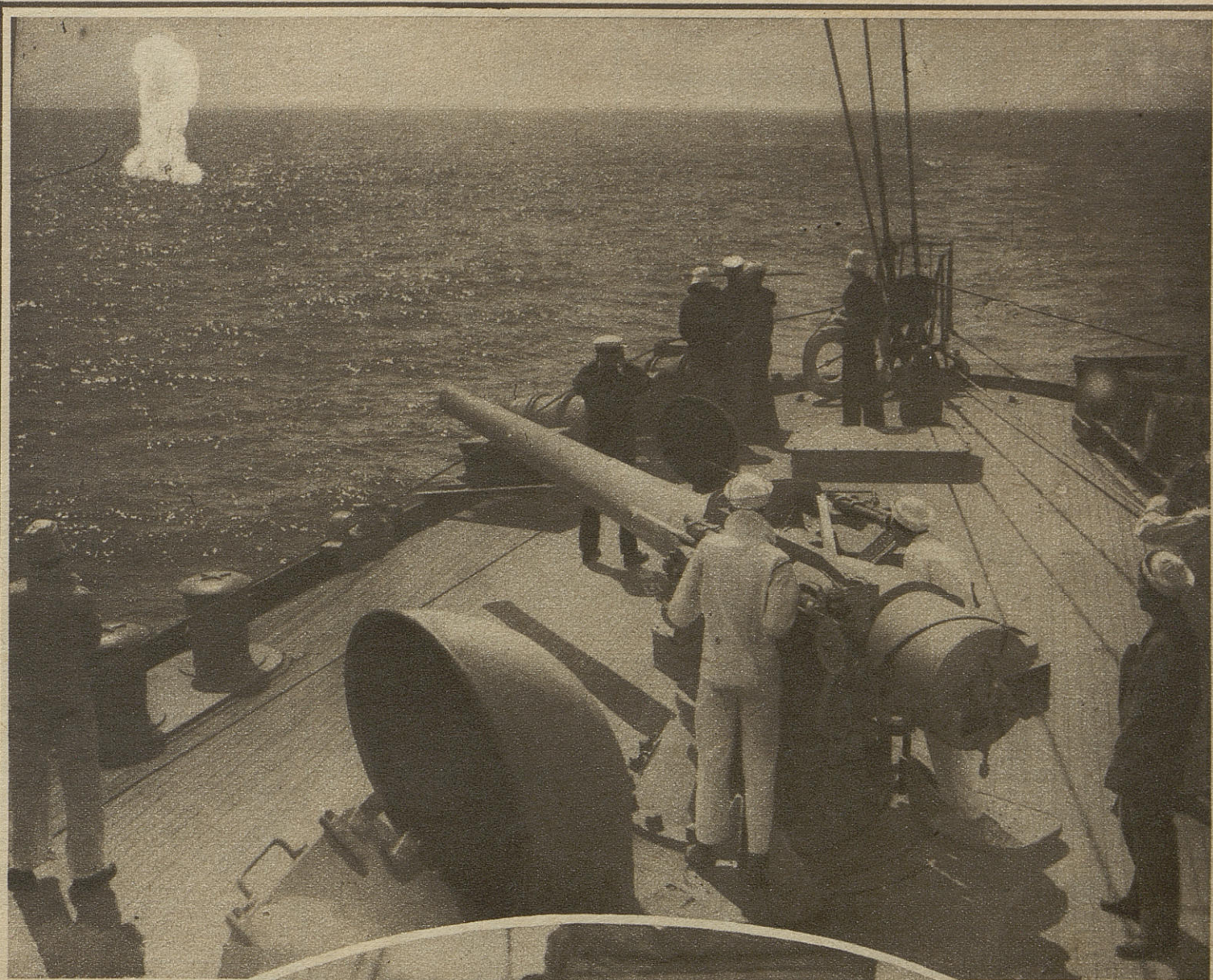
*Artilleurs français bombardant les lignes ennemies au sud d'Ailles*

rejetés aussitôt avec des pertes sanglantes. Par contre, les troupes françaises qui harcèlent sans répit leurs adversaires, qui comptent surtout sur une offensive de paix, réussissent quotidiennement d'audacieux coups de main et font de nombreux prisonniers.



*J'ai vu...*

L'ALERTE A BORD : LA CHASSE AUX MINES



En attendant que sonne l'heure ardemment souhaitée par tous, officiers et matelots, de se mesurer avec les flottes ennemies dans une de ces actions auprès desquelles pâliront tous les combats navals d'autrefois, le rôle de notre flotte est de peiner obscurément, et de se dépenser en un héroïsme sans fracas, pour garder la liberté des mers. Les Allemands ont

encombré de mines les grandes routes maritimes et malheur aux bâtiments qui s'y risquent sans avoir soigneusement préparé leur chemin. On les fait sauter, soit au fusil comme dans la photographie du bas, soit aussi au canon comme dans le document du haut. Ici l'explosion projetée à plus de 30 mètres une immense gerbe d'eau marine, toute couronnée de blanche écume.



*J'ai vu.*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



M. Joseph Thierry, le nouvel ambassadeur de France à Madrid.



Pour moulin le café qui fera le jus de toute la compagnie, il faut un rude moulin. Aussi le cuisinier d'un parc d'artillerie a-t-il mis à profit un ruisseau pour installer un moulin à eau, tandis qu'un meunier, cuisinier au 7<sup>e</sup> d'artillerie à pied, innovait un moulin à vent susceptible de piler également le sel.



Hussein Kamel, le Khédive d'Égypte qui vient de mourir et que remplace Fouad I<sup>er</sup>.



Tommies progressant et organisant une tranchée qu'ils ont conquise aux abords de Poelcapelle, dans les Flandres.



Aux Invalides, le maréchal des logis J.-B. Charbonnière (+), âgé de 68 ans, vétéran de 70, reçoit la Légion d'honneur.



Allo, le compagnon du sapeur.



L'amiral Von Capelle, ministre de la Marine allemande, a démissionné.

Dans un camp américain d'instruction près du front, les sammys font des exercices d'embarquement en autos.



Le général Duport, ancien chef d'état-major de l'armée (à gauche), et le général Alby qui le remplace.



Von Scheer, qui remplacerait Von Capelle comme ministre de la Marine.



Allo monte une garde vigilante.



L'aviateur canadien Bishop, le nouvel as des as britannique (43 avions abattus).



A Verdun, M. Machado (1), président de la République portugaise, avec M. Poincaré (2) et M. Soares (3), ministre des Affaires étrangères du Portugal.



Deux patrouilleurs vont cueillir un prisonnier près du bois Le Chaume.



# DU SANG DANS LA MER <sup>(1)</sup>

Roman inédit par GÉRARD BAUER

*Deux jours après.*

Et pourtant la vie a continué... J'ai souffert, cette nuit, les heures les plus angoissées, les plus douloureuses de mon existence. Il faut que je vous les retrace comme je les ai vécues.

Nous avons raccourci notre route en traversant le chenal et en restant continuellement en plongée à des profondeurs variant de dix à vingt-cinq mètres, hors de vue de l'ennemi. C'est le chemin le plus dangereux, le mieux gardé par la marine anglaise. Les champs de mines sont nombreux ; les dragueurs, les chalutiers, les hydravions concourent à nous découvrir, à nous chasser, à nous anéantir. Ce n'est que la nuit que nous avons pu monter en surface et prendre du repos. Les fonds ne sont pas assez hauts, en effet, pour nous reposer dessus, et cette méthode d'ailleurs a ses dangers. Ce repos peut devenir mortel : pendant la nuit il advient qu'on s'enlize et qu'on ne peut plus se dégager lorsqu'on veut repartir. Cette couche déjà marquée de votre forme vous retient et vous garde : il n'y a plus qu'à s'endormir éternellement.

Donc, en pleine nuit, nous sommes remontés en surface. Nous étions à la fin du chenal, bien au large de Dunkerque. Nous entendions le canon des Flandres, et dans la nuit cela faisait une impression tragique. Le bruit ne nous en arrivait qu'assourdi mais continu. Nous étions montés sur le pont, von Hartig et moi, et nous étions assis sur de petits sièges pliants prêts à rentrer à la moindre alerte. Soudain nous distinguâmes une lueur dans la nuit. C'était à coup sûr celle d'un bâtiment... Je pouvais définir quel était ce bâtiment. Ce n'était point un cuirassé : ses feux, s'il en avait eu, n'eussent pas été ceux-là. Hartig regarda à la jumelle, bien qu'il fit nuit ; puis quand il eut fini d'observer :

— Savez-vous ce que c'est ? demanda-t-il.

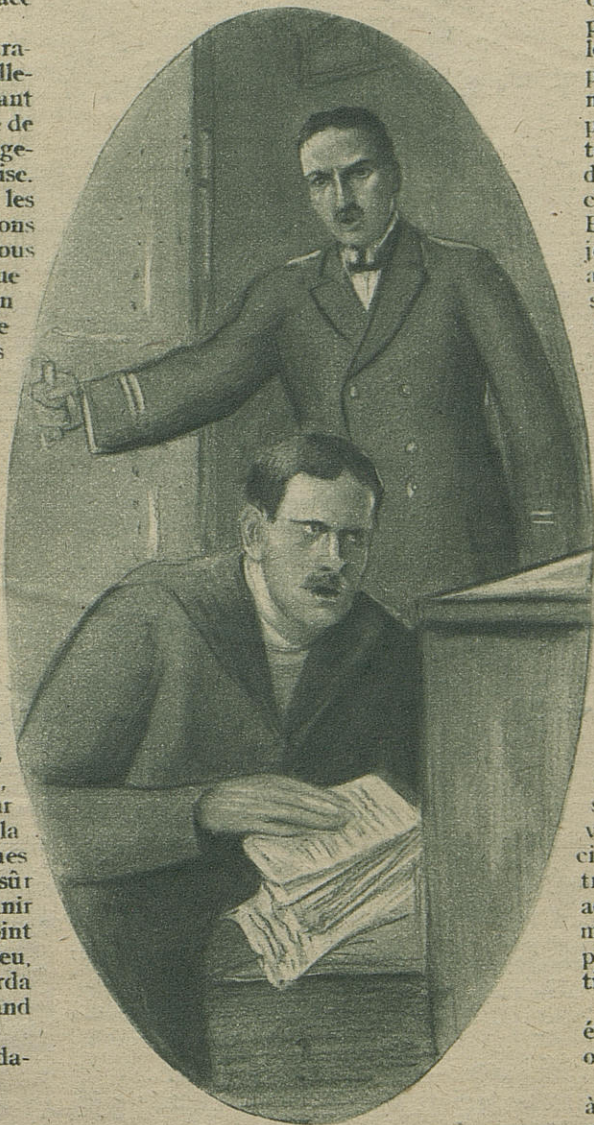
— Non, je n'ai pu encore le voir.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Et pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-mersible, l'U-51, que commande un hobereau prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui de plus a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski qui durant la croisière du sous-marin ne cesse de lui envoyer le journal de sa vie, est complètement gagnée par cette affection et, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, elle veut rompre avec son passé. Elle fait part de sa décision à von Richter, le chef du service d'espionnage ; celui-ci refuse obstinément sa démission, la menace, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges évités, etc. Le voici sur les côtes d'Espagne où, dans une anse déserte, il reçoit, de nuit, la visite d'un des agents que les Prussiens entretiennent dans le golfe de Biscaye pour leurs tristes besognes. Levinski, qui continue à écrire son journal quotidien pour Maria Lesser, surprend un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'instigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins.

— Eh bien, c'est un navire que je vais couler.

— Un navire armé ?

— Non... pas du tout armé... Ce feu qu'on



*Qu'est-ce que tu fais là ? lui ai-je demandé d'une voix sévère (Voir dernier numéro, page 732).*

voit suspendu au-dessus de ses flancs est un projecteur électrique destiné à bien montrer un signe peint sur sa coque... C'est un navire-hôpital.

— Vous allez couler un navire-hôpital !

— Oui, lieutenant... Un navire-hôpital...

Ne prenez pas cet air surpris. Pourquoi ne coulerai-je pas un navire-hôpital ?... En vertu de quels sentiments raffinés, de quelles lois arbitraires, de quels préjugés ? Un bâtiment hôpital est un bâtiment ennemi comme un autre : un bâtiment ennemi, tout est là. Il se trouve sur ma route, je le supprime... Ce n'est pas autrement compliqué, voilà tout.

— Mais il y a des blessés qui souffrent... qui vont être incapables de se sauver... Il y a là peut-être des femmes qui les soignent...

— Des femmes... Ah ! Ah !... Oui, il y a des femmes sans doute... Des femmes qui les soignent, et puis après ?... Des femmes et des docteurs qui veulent arracher à la

mort ces corps saignants... Et pourquoi donc ?... pour les renvoyer ensuite à la bataille, pour les offrir à nouveau au Dieu de la guerre. Ainsi ces hommes-là n'auront cessé de combattre que pour recommencer demain. On n'apaise leurs souffrances que pour les destiner à de nouvelles blessures... leurs plaies à peine fermées... Dans un mois peut-être ils lanceront du fer et du feu sur nos frères, lieutenant Levinski, ne l'oubliez pas... Dans un mois, dans deux, dans six, tôt ou tard, tous ceux qui ne seront pas des déchets d'humanité combattront sur des champs de batailles et finiront par y mourir... Et ce sont ces soldats qui vous voudriez que je ménage ?... Non, non... je vais les achever... Je vais mettre un terme à leurs souffrances... abrèger leurs douleurs et supprimer quelques stations à leur chemin de croix... Qui sait si moi qui les tue je ne suis pas plus humain que ceux qui les soignent ?...

J'entendais sa voix impérieuse et monotone dans la nuit ; je l'entendais exprimer ces féroces pensées avec une précision, une résolution implacables. Je frissonnais.

— C'est impossible... vous ne pouvez pas faire cela, répondis-je... Il y a des êtres là qui sont jeunes, vaillants, braves, qui guériront peut-être et vivront heureux.

— S'ils doivent vivre, ils vivront, dit-il. Que ce soit la balle du champ de bataille ou que ce soit par torpille, il n'y a que ceux marqués par Dieu qui mourront... Vous vous attribuez une puissance que vous n'avez pas, lieutenant... vous croyez qu'on change les ordres du ciel... Leur destin étaient de me rencontrer... J'accomplirai ce qui doit être accompli... Voulez-vous vous tenir prêt à la manœuvre, je vous prie... Nous allons torpiller à quatre cents mètres par le compartiment avant...

Il descendit pour s'assurer que chacun était à son poste et pour donner des ordres.

Nous nous étions rapprochés et je voyais, à présent, la silhouette haute et sombre du navire où se détachait sous le feu d'un projecteur électrique la croix de Genève. Cette croix, attirant mon regard, l'immobilisait, emplissait mes yeux de son dessin, de sa couleur, et mon esprit de son sens. Il me semblait en la regardant qu'il n'était pas possible qu'un Hartig accomplît l'acte qu'il venait de décider. Et soudain sa voix me tira de mon immobilité hagarde :

— Descendez ! nous allons torpiller...

Nous rentrâmes à bord. Ah que n'ai-je eu alors le courage de la révolte, le courage de m'opposer coûte que coûte au forfait ?... J'ai été lâche. Le seul courage, je le comprends maintenant, c'est d'aller jusqu'à l'extrême de ses opinions, d'obéir aux actes qu'elles vous commandent, fussent-ils vous dresser contre votre race... Je ne sus rien dire. J'entendis Hartig donner les ordres :

— Doucement... en avant !

Sa voix ne tremblait pas. Elle était assurée et sèche. Son visage ne reflétait nulle anxiété. Au contraire il semblait qu'un sentiment diabolique l'animât.

— Mettez en place...



Un quartier-maître obéissait et transmettait électriquement les ordres à la chambre des torpilles avant.

— Attention !...

Hartig, debout sous une lampe, regardait la manœuvre des signaux électriques. Il me parut qu'il hésitait avant de donner l'ordre suprême et j'eus comme un espoir... J'évoquais tous les blessés douloureux et las couchés dans les lits ou dans les hamacs. Je voyais les uns dormant d'un sommeil paisible après l'enfer de la bataille, les autres tenus éveillés par la souffrance ou par la pensée de revoir ceux qu'ils aiment, par l'ivresse de retourner vers la terre qui les nourrit... Non, ce n'était pas possible... Je n'allais pas laisser aggraver tant de douleurs, abolir tant d'espérances. J'allais imposer ma volonté, crier ma révolte, m'opposer...

— Tirez !...

L'ordre était parti, sec, impitoyable, irrémédiable. Ces quelques secondes de répit, ce n'était pas une hésitation d'Hartig qui les avait fait naître, c'était la satisfaction terrible qu'il ressentait à tenir sa proie, à calculer le moment de sa perte. Car j'avais à peine entendu la torpille grincer et quitter notre bord qu'il me dit :

— C'est une singulière impression que de choisir son moment pour décider de la mort de quatre ou cinq cents hommes. Ils ignorent que vous êtes là, ils ignorent que leur vie vous appartient et qu'elle ne tient plus qu'à un mouvement de votre volonté, qu'à un signe de vos lèvres. On est une manière de Dieu penché sur un monde qu'il va détruire... ou plutôt on est un instrument de Dieu... lieutenant... car nous ne sommes rien que par lui-même... Allons voir son ouvrage. » Il commanda qu'on revint à la surface. Je remonta avec lui en proie à une émotion atroce qui me faisait battre le cœur, m'étouffait et m'eût privé de sentiment, si je n'avais eu la volonté de tout voir jusqu'au bout.

Quelle affreuse chose ! Notre torpille avait touché au bon endroit et éventré le navire. Elle avait dû atteindre les chaudières, car une fumée noire montait au-dessus de la charpente du bateau et ajoutait au tragique de ce nocturne tableau. Soudain le navire prit feu. Il était écrit que l'horreur dépasserait ce que l'imagination humaine peut concevoir. A la lueur des flammes je vis toutes les



*Tu es un imbécile. Il t'a puni, j'espère. (Voir page 732.)*

scènes affreuses du naufrage. Des infirmiers, des docteurs, des femmes aussi s'employaient à essayer de sauver les blessés. Ils les hissaient sur le pont tandis que l'équipage préparait les canots. De malheureux soldats paralysés par la douleur s'efforçaient d'échapper à ce désastre. Je les vis qui se traînaient sur le plancher lisse du pont, qui s'accrochaient aux bastingages et parfois imploraient du secours les mains jointes... D'autres, préférant mettre un terme immédiat à leur souffrance, se jetaient à la mer. J'ai vu une infirmière qui, pour sauver un blessé, rentra dans les chambres que le feu consumait déjà. Elle en sortit

trop tard, car ses vêtements étaient en flammes. Cette femme se jeta à l'eau et disparut.

Dans la solitude des ténèbres ce spectacle semblait un cycle de l'Enfer. Un moment, ému au-delà de toute expression, je détournai la tête et je vis von Hartig. Il était impassible et soutenait ce spectacle sans apparente émotion. Qu'est-ce donc que cet homme?... Cette pensée me vint à l'esprit et la réponse qu'elle me dicta acheva d'augmenter mon trouble. Cet homme, pensai-je, n'est pas si différent des autres. Ils sont beaucoup, comme lui, en Allemagne, qui seraient capables d'accomplir cette même besogne... Quelle démence collective agite le vieux monde germanique?... Au nom de quel idéal sombre-t-il dans la férocité la plus abjecte?

Je le regardais toujours, ne voulant plus voir, ayant peur de voir devant moi trop de misères et trop d'agonies. A son tour il tourna lentement la tête et je sentis son regard sur moi, dans la nuit.

— C'est horrible, n'est-ce pas, me dit-il, oui !

Je ne répondis pas. Il continua :  
— Cela soulève le cœur... Eh... oui !  
Eh... oui ! Je comprends votre trouble ; mais c'est parce que la foi vous manque, voyez-vous. On fait la guerre avant tout, on ne choisit pas ses moyens. S'ils sont atroces, qu'y pouvons-nous ? Est-ce notre faute?... Là où il y a des Français, là où il y a des Anglais, là, nous devons donner la mort.

(A suivre.) GÉRARD BAUER.

**UNE SEMAINE DE GUERRE :**

**Du 10 au 18 Octobre.**

MERCREDI 10 OCTOBRE. — Échec d'un coup de main allemand au bois Le Chaume.  
— Le président de la République portugaise décore la ville de Verdun.

JEUDI 11. — Le Kaiser reçu à Sofia par Ferdinand Ier.  
VENDREDI 12. — Les Anglais atteignent la crête de Passchendaele.

— L'amiral Von Capelle, ministre de la Marine allemande, donne sa démission.

SAMEDI 13. — Les Allemands débarquent dans les îles russes de Dago et d'Oessel.

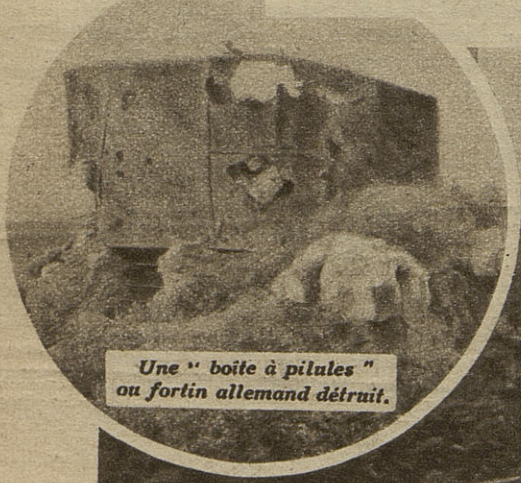
— M. Joseph Thierry nommé ambassadeur de France à Madrid.

DIMANCHE 14. — La ville de Dunkerque citée à l'ordre de l'armée.

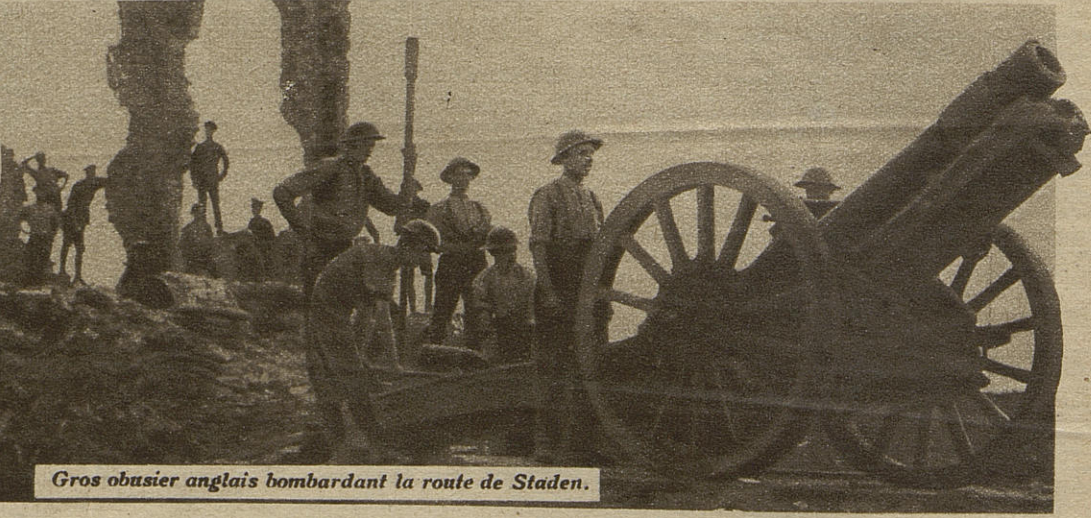
LUNDI 15. — Mata-Hari, la danseuse espionne, est fusillée à Vincennes.

MARDI 16. — Grand débat à la Chambre française et comité secret. Le gouvernement obtient la confiance.

**A LA VEILLE D'UNE NOUVELLE VICTOIRE ANGLAISE DANS LES FLANDRES**



*Une "boîte à pilules" ou fortin allemand détruit.*



*Gros obusier anglais bombardant la route de Staden.*

Le temps redevenu plus clair a permis à l'artillerie britannique de faire avec succès beaucoup de travail de contre-batterie. Et, à l'heure où nous mettons sous presse, le communiqué anglais, en annon-

çant la besogne accomplie par ses canons et ses aviateurs au nord d'Ypres, laisse prévoir une prochaine phase victorieuse de la sanglante bataille des Flandres qui dure implacablement depuis le mois de juillet.



*J'ai vu.*

QUELQUES FEMMES QUI, PENDANT LA GUERRE, ONT SERVI LA CAUSE DU FÉMINISME



On a remarqué que les périodes violentes marquent en général une régression du féminisme. Lorsque seule la force compte en effet et se donne libre carrière, la préexcellence du mâle ne s'établit-elle pas comme un dogme? Mais cette guerre, qui a exigé la mise en œuvre de toutes les ressources des nations, a fait appel, pour la première fois dans l'histoire, à la collaboration féminine. Et les femmes en sont sorties

singulièrement grandies parce qu'elles ont été, toutes ou presque, supérieures à la tâche qui s'imposait. Voici, pour l'Angleterre, quelques-unes de celles qui ont su montrer que la grâce et la beauté pouvaient être aussi la parure de l'énergie et de l'esprit de sacrifice : (1) Miss Drysdale; (2) lady Swetenham; (3) miss Salisbury; (4) vicomtesse Curzon; (5) la maharani de Kapurtala; (6) miss Ellen Connor.





**LONDRES SE PROTEGE PAR UN RIDEAU DE FEU CONTRE LES INCURSIONS DES FOKKERS ALLEMANDS**

L'ennemi n'a pas renoncé à attaquer le moral de nos alliés par la terreur, et les raids des avions boches sur Londres se multiplient. Venant surtout de nuit, volant à des hauteurs de 4 à 5.000 mètres où ils sont

presque invisibles, ils jettent sur la ville de nombreuses bombes dont le pouvoir explosif est formidable. Surpris par les premiers raids, les Anglais se sont vite ressaisis et l'ennemi est maintenant accueilli par un véritable

barrage de feu. Par les nuits où la lune verse sur Londres sa lumière amicale, les obus qui éclatent parmi les étoiles, les faisceaux des projecteurs, les fusées de couleurs, le bruit infernal des canons qui répondent aux

explosions des torpilles, tous ces éléments tragiques composent un spectacle d'horreur qui a pourtant sa beauté. L'artiste dont nous reproduisons ici l'œuvre a su fixer sur sa toile tout le pittoresque de ces heures étonnantes.



# LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN (1)



LA VIEILLE RECULE A SON TOUR DE QUELQUES PAS

**M**IN-BON Mos-sieu, don-nais un sou... hou! Samuel Eliasar recula, esquissa une grimace.

— Voulez-vous partir tout de suite, bon sang de bon sang! Je vais vous faire boucler par la police, vieille toupie!

Sous le flot de la colère, et un peu déconcerté par cette angoisse que l'on éprouve en sortant d'un cauchemar, il s'exprimait avec une vulgarité si naturelle qu'elle révélait instantanément le rang social de l'individu.

La vieille recula à son tour de quelques pas, se mit à chercher çà et là dans la lande, poussant les cailloux de son sabot, fouillant les touffes de lichen avec ses doigts.

Samuel Eliasar l'observa sans dire un mot. Il reprit sa route dans la direction de Belon, sa promenade favorite.

Deux ou trois fois il se retourna, la vieille n'avait pas changé de place; agenouillée sur le sol, elle grattait la terre comme un chien devant une taupinière.

— Vieille folle! bougonna Samuel Eliasar. Ne pourrait-on pas jeter à l'eau tous ces mendigots qui encombrant les routes?

Il hâta encore le pas; mais il marchait un peu voûté, les épaules serrées par un commencement d'inquiétude vague dont il ne voulait pas rendre la mendicante responsable. Le paysage se prêtait aux circonstances. Bien qu'il fit grand jour, la lande bosselée et déserte, sans horizon lointain, où la route tortueuse s'enfonçait avec des coudes brusques et trop fréquents, distillait, comme une fleur vénéneuse distille un poison hypocrite, le malaise spécial des grandes solitudes.

L'imagination positive d'Eliasar s'arrêtait net devant la légende. Il subissait la magie d'un paysage dont les proportions tendaient à cet effet et l'apparition de la mendicante le gênait, parce qu'il avait eu devant lui un déchet d'humanité dont le pittoresque s'accordait

étroitement avec le caractère d'un pays qui le soumettait à sa fantaisie. Autour de lui les mamelons couverts d'ajoncs semblaient chevaucher comme des vagues quand le flot monte. Imperceptiblement il sentait que tous les détails de la lande se déplaçaient dans sa direction et que les lignes principales du paysage l'enveloppaient de plus en plus étroitement. Son cœur battit plus fort et, comme il étouffait, il ouvrit le col de son chandail.

— Il me semble que je suis perdu! dit-il.

Il entendit sa voix et s'arrêta pour chercher quelque point afin de repérer sa route.

Il monta sur une petite colline, espérant dominer la lande et apercevoir la grande ligne droite de l'horizon marin. Au delà de cette colline il découvrit une autre petite colline. Samuel Eliasar revint sur ses pas, mais ne retrouva pas son point de départ.

— C'est parfaitement idiot! murmura-t-il.

Puis il tendit l'oreille aux bruits possibles. Un silence absolu tombait du ciel, Samuel Eliasar entendait battre son cœur à coups irréguliers. Encore une fois, sans motifs raisonnables, il se retourna brusquement. La mendicante tendait la main. Sa bouche en chair de méduse psalmodia: « Min-bon Mos-sieu, don-nais un sou... hou! »

Eliasar fut immobilisé pendant une minute. Il éprouva au sommet du crâne une étrange impression de chatouillements. La sueur glacée lui trempa les tempes, ses jambes se déroberent. Cette défaillance fut de courte durée. Sans ouvrir la bouche, et les yeux toujours fixés sur la femme, il ramassa une pierre: Allez-vous-en! cria-t-il d'une voix sourde... Allez... vite! vite!

Il avança vers la mendicante, puis s'arrêta, car il ne voulait pas la toucher avec ses mains. Alors Eliasar lança un gros caillou avec une maladresse voulue; le caillou roula sur le sol et vint s'arrêter sur le sabot de la femme.

— Min-bon Mos-sieu, chanta la caymande et, sans transition, elle éclata de rire: « You! you!... hou! » chantait-elle en esquissant un affreux sourire.

D'un bond Eliasar enjamba une touffe d'ajoncs et, tenant son veston avec la main droite, il courut droit devant lui, talonné par

la peur qui multipliait ses effets en raison même de la vitesse de la fuite.

Eliasar traversa des ajoncs, enjamba des chemins creux, franchit des barrières sournoises, se tordit les pieds sur des roches mal équilibrées. Toute la nature semblait complice de l'horrible déchet vivant qu'il sentait étrangement ingambe sur ses talons.

Les coudes au corps il courait, avec la peur derrière lui, devant lui, à ses côtés. Pour rythmer sa course il répétait inlassablement: « Donnais un sou, donnais un sou! »

Sa raison, chose curieuse, gardait une apparence de sang-froid dans le vertige qui l'entraînait. C'est ainsi qu'Eliasar envisageait avec précision la possibilité de rencontrer quelqu'un. Alors, pour ne pas être ridicule, il s'arrêterait de courir et donnerait au passant une explication quelconque sur son attitude. « J'ai vu un lièvre traverser la lande, je lui ai jeté mon bâton dans les pattes », devait-il dire. Et il courait toujours, au rythme lancinant, des: « Donnais un sou... ». Maintenant il traversait un petit boqueteau dont les ronces agressives protestèrent contre l'invasion d'Eliasar lancé à toute allure.

Essoufflé, la main gauche crispée à son flanc qu'une douleur aiguë pénétrait, il glissa sur les talons, sentit confusément des pierres se détacher sous ses pieds: des lianes s'accrochèrent à ses vêtements, il put en attraper une à pleine main. Eliasar eut nettement la perception que le vide s'épaulait sous lui et qu'il n'était plus retenu que par cette liane. Il comprit parfaitement que la brûlure qu'il ressentait à la main provenait du glissement rapide de ses doigts le long de la liane. Cette demi-seconde sembla s'éterniser et Eliasar donna un coup de poignet quand il eut la conscience absolue que sa main atteignait l'extrémité du fil, afin de se nouer. La liane craqua d'un coup sec et le malheureux, suffoqué par le vide, tourbillonna comme un mannequin.



Sur le quai de Belon, en compagnie de Bébé Salé et de Boutron, qu'une période d'abstinence rendait à peu près idiot, M. Joseph Krühl, la casquette en arrière et le col de son maillot vert tiré jusqu'aux oreilles, car le froid pinçait un peu, discutait sur son canot que la marée montante ballottait au bout de son amarre. J'y mettrai, expliquait-il entre deux bouffées de pipe, une motogodille pour cet été, ce qui ne m'empêchera pas de me servir de la voile quand j'aurai le vent pour moi.

— Pour une chaloupe comme celle-ci, dit Boutron, y a pas assez de toile. Je vous l'ai toujours dit. A votre place, j'ajouterais une flèche et un tapecu. Dame, oui.

Bébé Salé approuva de la tête, et M. Krühl, réfléchissant sur cette combinaison, louchait sur le fourneau de sa pipe. Un



ELIASAR, LES COUDES AU CORPS, COURAIT, AVEC LA PEUR DERRIÈRE LUI, DEVANT LUI, A SES CÔTÉS.

(1) Voir le commencement dans notre numéro 152.



vol de mouettes lui fit lever la tête à sa droite, dans la direction d'une falaise dominant à pic le petit port où la mer montante recouvrait profondément une plage de vase entièrement découverte à marée basse.

Machinalement il fixait les broussailles couvrant cette falaise quand son attention fut attirée par un spectacle qu'il indiqua du doigt à ses deux compagnons.

— Voilà un gars, dit Boutron avec calme, qui m'a l'air d'avoir des dispositions pour les équilibres; on me dirait qu'il gagne sa vie avec des acrobaties comme celle-là que je n'en serais pas surpris.

— Je crois que le gars en question est tout simplement en train de se casser la figure, opina Krühl.

— Oh! s'il se détache, déclara Boutron, comme la mer est haute il en sera quitte pour un plongeon de vingt mètres et un bain froid.

— Le voilà qui plonge, annonça Bébé Salé que la rareté du spectacle obligeait à quelques frais d'élocution.

En effet, l'acrobate en question, après une série d'exercices plus ou moins gracieux, venait de se « décrocher » et dégringolait dans le vide selon la loi classique de la chute des corps lourds.

Il pénétra dans l'eau sans dignité, c'est-à-dire sur le dos, au risque de se rompre la colonne vertébrale.

Les trois hommes, courant sur le quai, se rapprochèrent de l'endroit où l'acrobate venait d'entrer en relation avec l'élément liquide.

— Il n'est pas mort, hurla Krühl haletant.

En effet, la tête du misérable, dont on ne voyait que les yeux agrandis par l'épouvante, venait de sortir de l'eau pour y rentrer aussitôt.

— Il ne sait pas nager! beugla Boutron en levant les bras au ciel.

Krühl, d'un geste rapide, s'était débarrassé de son veston; sans hésiter il se jeta à l'eau. On le vit tirer sa coupe et nager sur le côté en soufflant comme un phoque.

Krühl nageait remarquablement, détail dont l'acrobate devait se féliciter en la circonstance. Il eut vite rejoint l'épave humaine qu'il ramena sans ménagement au pied de l'escalier qui aboutissait au quai.

— Aidez-moi, souffla-t-il.

Boutron et Bébé Salé s'emparèrent de la victime évanouie et commencèrent les tractions rythmiques de la langue selon les traditions. Krühl, ruisselant d'eau, courut se changer devant le feu dans le cabaret de Boutron.

Il finissait de revêtir un complet de matelot appartenant au patron de la maison, quand ce dernier arriva avec Bébé Salé, soutenant un individu, infiniment détérioré mais vivant. Des enfants escortaient le groupe; au seuil de chaque porte des femmes apparaissaient, s'interrogeant d'une maison à l'autre.

— Tu vas boire un bon verre de tafia, Monsieur, dit Boutron, et puis tu pourras dire merci à M. Krühl, que voici.

Krühl s'avança et regarda la triste loque humaine que Bébé Salé démaillottait comme on démaillote un enfant.

— Ah! par exemple, Monsieur Eliasar, c'est vous! s'exclama Krühl reconnaissant le pen-

sionnaire de M<sup>me</sup> Ploedac! Ah! nom d'un chien! Ah! par exemple, en voilà une idée!

Eliasar était trop faible pour répondre qu'il n'était pas absolument satisfait de cette idée, et que, s'il avait été le maître absolu de son destin, il se serait volontiers passé de la mettre à exécution.

— Faut te remettre, Monsieur Eliasar, faut te remettre, disait Boutron en approchant des lèvres de l'infortuné un plein gobelet de tafia.

Eliasar plongeait ses lèvres déteintes dans le breuvage. Il se ranima, aidé dans sa résurrec-

tion par Bébé Salé, qui, muni d'une serviette en toile aussi souple que de la tôle de blindage, lui frottait le corps avec résolution.

Sous la double intervention du rhum et de la serviette, Eliasar recouvra l'usage de la parole.

— Monsieur Krühl, balbutia-t-il, je ne sais, je ne sais comment vous remercier, vous m'avez sauvé la...

— Mettons la vie et n'en parlons plus, répondit Krühl en lui serrant la main.

— Encore un coup de tafia?

Eliasar fit signe qu'il avait assez bu.

— Voilà ce que vous allez faire, mon vieux, dit Krühl subitement plein d'attentions délicates. Vous êtes trop faible pour revenir ce soir à la maison. Vous allez passer la nuit ici, chez Boutron. Je viendrai demain matin prendre de vos nouvelles. Vos vêtements seront secs et repassés. Je vous apporterai du linge. Ne vous faites pas de bile, plus de peur que de mal. Mais... Bouh! bouh!... peuh! c'est entre nous, n'est-ce pas, vous avez de la chance dans vos cartes. Vous avez choisi l'heure où il n'y a jamais personne sur le quai pour apprendre à nager. J'ai eu une bonne idée en allant voir mon canot avec Boutron et Bébé Salé. Sans ce détail, on vous aurait retrouvé demain, enduit de vase et la figure abîmée par les crabes, ce qui est indécent. Mais que diable, pouviez-vous faire, en haut de la falaise?

V

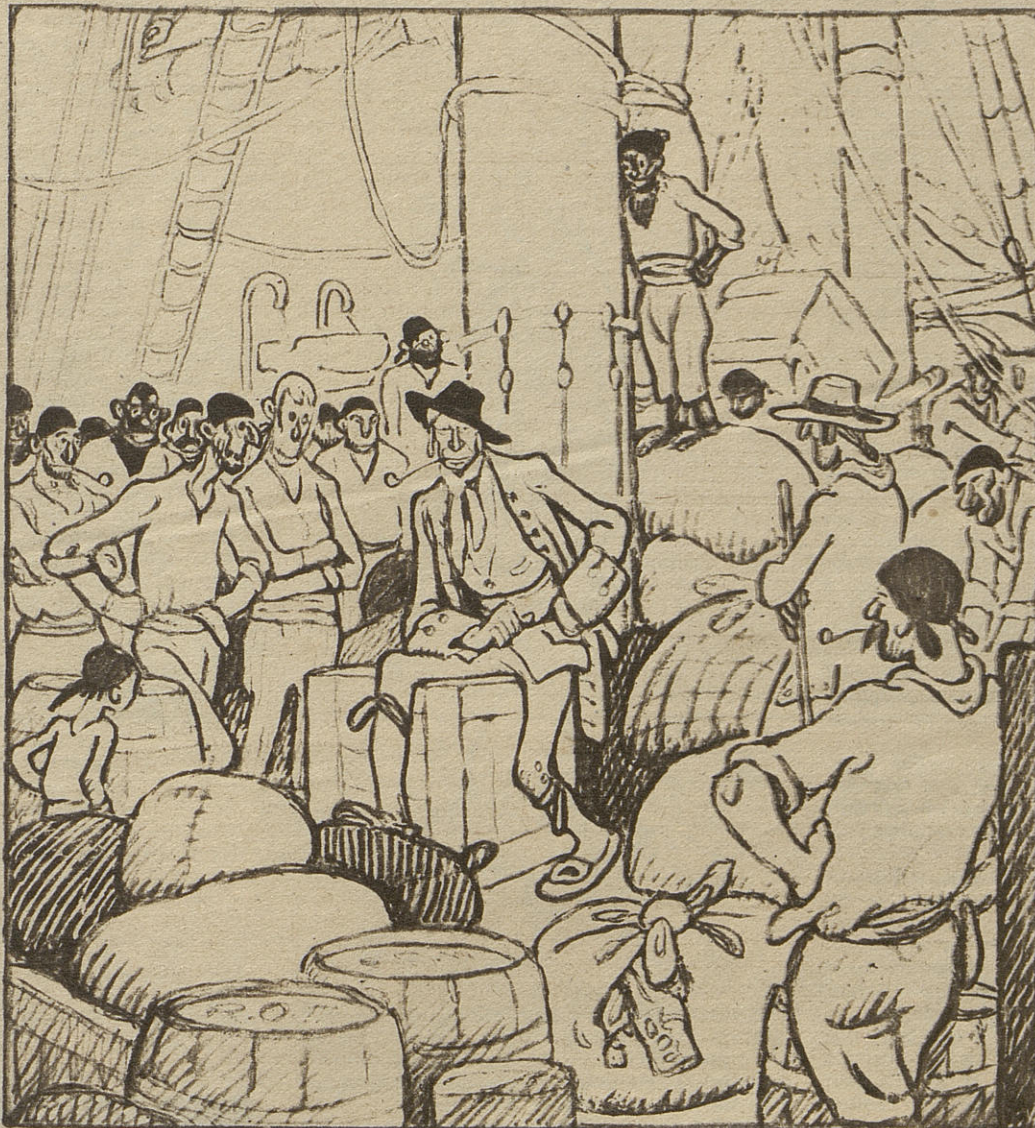
UNE LUEUR

— Remettez-vous, mon vieux, ce n'est rien, un peu de dépression nerveuse. C'est égal, j'ai eu raison d'aller visiter l'Olonnais. C'est une

simple question de moto-godille qui vous a sauvé la vie.

Quant à cette histoire de mendiante, je sais ce que vous voulez dire. Vous avez rencontré Marie du Faouët. C'est une célébrité locale contre laquelle, nous autres gens de la ville, sommes impuissants. Ah! s'il ne tenait qu'à moi, vous pouvez être certain que cette répugnante drôlesse serait enfermée quelque part, elle, ses jeux de physionomie et ses parasites. Mais toucher à Marie du Faouët ça serait amener le pays contre nous. Les légendes poussent ici comme des pommes de terre. Vous en connaissez probablement. Elles témoignent d'un respect craintif pour les morts, les sorciers et les sorcières. Marie du Faouët est une sorcière. Au xv<sup>e</sup> siècle, on eût débarrassé le pays en la brûlant, ce qui aurait diablement soulagé toute la contrée. Les gens la protègent parce qu'ils la craignent. Comme elle est sale et répugnante, on l'honore et c'est ainsi qu'elle peut se promener dans la lande où sa rencontre n'a rien de plaisant. Je l'ai rencontrée une fois ou deux. J'étais avec Pointe qui lui a parlé en breton. Je ne conserve pas de cette aventure un souvenir bien agréable. Vous avez pu vous en débarasser?

— Oh! oui, dit Eliasar en mentant, seulement je me suis perdu et c'est en cherchant ma route que j'ai glissé dans les rochers dominant la petite falaise.



LA VIE QUE RÉVAIT JOSEPH KRÜHL...



MARIE-ANNE.



## J'ai vu.

— Huit jours après cet événement Éliasar, tout à fait rétabli de son bain et de ses émotions, était devenu l'inséparable de Krühl.

On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Une amitié si touchante ne fut pas sans suffoquer Désiré Pointe quand il revint de Pont-Aven, le chapeau sur l'oreille et la pipe à la bouche, et faisant des moulinets avec son penbas.

Toutefois, il eut le bon goût de ne rien laisser paraître et, tout au contraire, il se permit d'envisager Éliasar comme un Mécène futur ou tout au moins un amateur distingué capable de lui commander, le cas échéant, deux ou trois toiles et quelques croquis.

— Ah! j'ai vu un coin merveilleux en revenant de Riec... Une couleur, une délicatesse dans les gris... Si le temps se maintient demain, je prendrai ma boîte et j'irai broser une pochade rapidement. C'est merveilleux!

— Ce pays est admirable, déclara Éliasar, qui depuis l'aventure de la lande nourrissait une fureur folle contre lui-même, son excessive nervosité, la Marie du Faouët, et son sauveur Krühl dont la seule vue l'exaspérait. Et, naturellement, le brave Krühl ne manquait jamais une occasion de raconter la noyade et particulièrement le plongeur d'Éliasar.

Le malheureux, ivre de rage muette, devait sourire et rouler des yeux pleins de reconnaissance dans la direction du narrateur.

La reconnaissance et la beauté d'amen'étaient pas les vertus les plus marquantes du caractère de Samuel Éliasar. A la rigueur il se sentait capable de remercier Krühl quotidiennement, mais il suait de colère à la pensée qu'il lui fallait entendre une fois par jour les boniments facétieux de Boutron, de Bébé Salé, qui, pour une fois, ouvrait la bouche sur « l'acrobate », le plongeur, etc.

Tout le monde connaissait l'histoire, Éliasar aussi. Aussi quand il entendait Boutron raconter l'événement, toujours dans les mêmes termes, il fermait les yeux pour échapper à la tentation de l'étrangler comme un canari.

— Ah! que j'dis à Monsieur Krühl, pérorait Boutron, v'là un particulier qu'est certainement acrobate de son métier; sûr qu'il doit gagner de l'argent avec ses exercices pour faire rire le monde...

Et tout le monde, M<sup>me</sup> Plœdac, Adrienne le douanier, la petite Marie-Anne, le fils Palourde et la vieille Adélaïde, ne manquaient jamais de flatter le conteur en exagérant chaque fois des éclats de rire qui ratatinaient les doigts de pied d'Éliasar dans ses larges souliers de chasse.

D'autant plus que Bébé Salé se faisait une spécialité de mimer la scène en s'accrochant le pied à un bouton de porte et en poussant des cris de souris qui rendaient les femmes présentes malades de plaisir.

Samuel Éliasar donna à cette époque la mesure de sa volonté en montrant un visage saturé de reconnaissance à tous ces propos.

— Va toujours, mon cochon, pensait-il quand Krühl, débordant d'amitié, évoquait dans un langage coloré la noyade de Belon. Va toujours, tu paieras les frais de la comédie.

Dès le jour où sa haine fut nettement définie, elle lui servit de base pour les opérations futures qu'il se promettait de conduire sans faiblesse.

Éliasar n'était pas lâche et savait accepter la lutte dans n'importe quelle condition. L'aventure de la lande n'était qu'une fâcheuse erreur de ses nerfs devant un peu de mystère. Mais il était sûr de lui-même et gardait intacte sa confiance dans son énergie qui savait s'adapter immédiatement aux réalités les plus tragiques.

— On ne tue pas pour rien, pensait-il. Pourquoi aurais-je tué cette femme?

C'était l'effort disproportionné avec la nullité du but qui l'avait désarmé dans cette histoire.

Naturellement Éliasar se gardait bien de faire part de ses réflexions à Krühl. Il préférait passer pour « une petite fille nerveuse » dans l'esprit des robustes compagnons de la Côte qui prenaient franchement en amitié la faiblesse spécieuse de ce greluchon montmartrois.

Une quinzaine de jours depuis son arrivée à Moelan ne s'était pas écoulée que Samuel Éliasar avait déjà évalué l'honnête Krühl comme on évalue un terrain de rapport.

— On n'obtient rien d'un individu en cherchant à exploiter ses vertus, disait Éliasar, tout au plus une pièce de cinquante centimes après un excellent dîner et dans des conditions climatériques favorables. Il faut, si l'on veut obtenir des résultats financiers en rapport avec la valeur du sujet, s'adresser à ses vices ou à sa vie. La découverte de ce vice amène la réussite, car, par exemple, un homme aimant l'absinthe n'hésitera jamais à payer ce qu'il faudra pour satisfaire son goût.

Partant de ce principe, soit au cabaret, soit en mer, dans la barque au fils Palourde, Éliasar avait examiné le grand Krühl avec une patience d'entomologiste.



DÉSIRÉ POINTE.

Éliasar n'était pas sans culture, et il se félicita en l'occurrence d'avoir végété dans un lycée jusqu'à l'âge de dix-huit ans, car la proie à chasser ne demandait qu'à se laisser intoxiquer par un poison littéraire bien choisi.

Tout d'abord Éliasar demanda à Krühl de bien vouloir lui prêter quelques livres. La lecture de ses ouvrages et les conversations qui en suivirent ne tardèrent pas à mettre le jeune bandit sur la bonne piste.

Un matin il se réveilla avec un visage d'ange. « Je crois que je tiens, » bouh! bouh! peuh! » comme il avait surnommé Krühl dans ses pensées les plus intimes.

La veille au soir, avec Pointe qui avait réussi à lui emprunter un louis, transformé tout aussitôt en tournées générales, Éliasar avait écouté attentivement Krühl qui, en veine de confidences devant un auditeur nouveau, à son avis lettré et sensible, parlait abondamment de son sujet favori.

— Tenez, mon vieux, C'est la vraie vie. Il y a des moments où je me demande si je ne suis pas un pirate réincarné dans la peau d'un oisif galetteux.

« J'ai vu avec une telle précision un partage de prise à bord de la *Perle*, quand je naviguais avec Edouard England, que je me demande si mon rêve n'a pas été autrefois une réalité.

« Ça devait être au large de Madagascar. Je le présume, d'ailleurs sans aucune raison.

« Mais les détails de ce rêve, rêvé les yeux grands ouverts, en plein midi, avec mon chat Rackam sur les genoux, sont gravés ici en traits mordus par l'eau-forte.

« Le tillac de la *Perle* était encombré d'objets hétéroclites. Une impression de foire à la ferraille, ou de marché aux puces.

« Tout le monde parlait, discutait. Un mulâtre s'expliquait avec volubilité, découvrant ses dents très blanches, montrant ses doigts réunis

en faisceau dans un geste assez délicat qui devait préciser sa pensée. Des hommes coiffés du bonnet noir, portant des barbes de huit jours, s'allongeaient de grandes tapes entre les deux épaules.

« Le parfum enivrant venu de l'île nous prenait aux narines et à la gorge; la brise sentait le poivre et les roses. Sur le navire une perverse odeur de poudre pénétrait jusque sous les prélaris recouvrant les canons noircis. England rayonnant, appuyé contre le grand mât, dont la voile basse fléchissait et se dégonflait sous la faible brise, emplissait avec son pouce le minuscule fourneau d'une pipe en terre blanche dont le long tuyau, un peu courbé, se terminait par un bout de couleur rouge.

« Je vis pour la première fois l'étrange et solennel pavillon noir, et mon cœur s'arrêta, car mon émotion était extrême! Vous ne pouvez imaginer quelle signification ce morceau d'étoffe funèbre donnait au navire glissant paisiblement dans le léger clapotis de l'eau contre l'étrave.»

La pipe de Krühl s'était éteinte et, sur cette évocation, chacun avait été se coucher. Longtemps Éliasar, dont la chambre n'était séparée de celle de Krühl que par une mince cloison en carreaux de plâtre, avait entendu son voisin ouvrir des tiroirs, tirer des malles et feuilleter des livres.

Éliasar ne s'était pas senti impressionné par le récit de Krühl. Le pittoresque de cette vie d'aventures ne le séduisait pas. Son ignorance de la vie marine le protégeait contre tout enthousiasme intempestif.

Les draps tirés jusqu'au menton, sous la lueur paisible de sa lampe, il feuillettait lui-même un livre que Krühl lui avait prêté.

Il n'était question que de coups de couteau, tempêtes, abordages, pendaisons, trésors.

Ce mot magique fit sourire le lecteur distrait. Éliasar ferma son livre et souffla sa lampe.

Les mains sous la nuque et les yeux fixés sur l'obscurité de sa chambre, il écoutait la mer et la chute des lames courant le long de la jetée.

Éliasar pensait vaguement à tout ce passé dont l'étrangeté ne jurait pas trop avec ses relations. Et soudain, comme une faible lumière infiniment lointaine, une idée, encore informe et fugitive, brilla dans le chaos obscur de sa rêverie.

— Ça serait rigolo, murmura Éliasar.

Il se retourna d'une pièce dans son lit. Et pour réfléchir avec plus de netteté, il ferma les yeux.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN.

**LA VIE ET (Le Numéro 60 Cimes)**

**LA MORT DE**

**GUYNEMER**

Numéro spécial sensationnel de

*La Gazette Aérienne* illustrée

54 Photographies inédites  
12 Articles documentaires :

**MES PREMIERS COMBATS**  
par Georges GUYNEMER

**NOUS LE VENGERONS !**  
par NUNGESSER

Un Deuil national (Jacques Mortane). — Hommage à Guynemer (Comm' Brocard, Capit' Heurtaux). — Guynemer enfant (Sous-Lieut' Richard). — Ses Débuts (Jules Védries). — La Fougue de Guynemer (Serg' Soulier), etc.

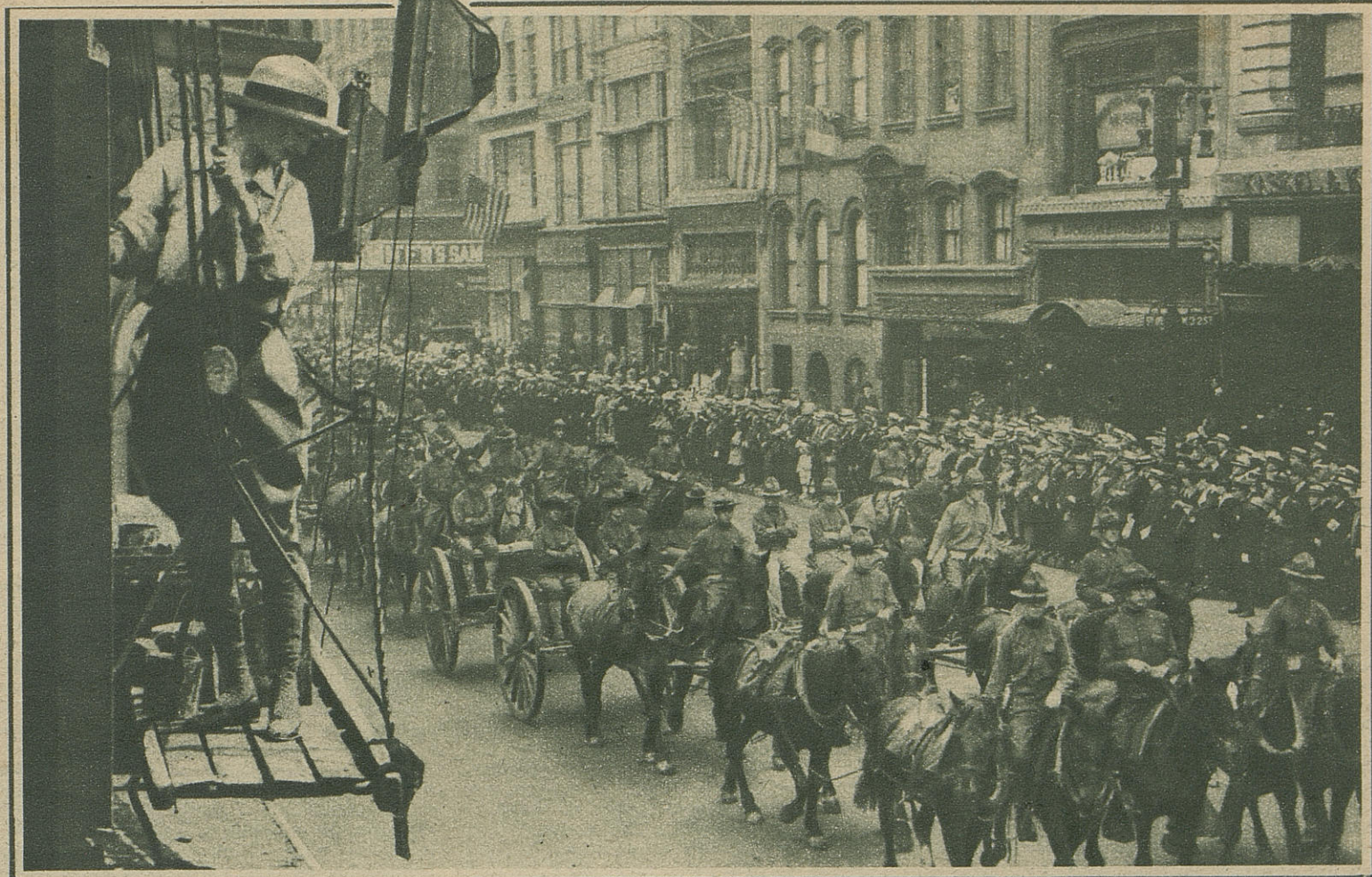
L'Édition Française Illustrée  
30, Rue de Provence — Paris



*J'ai vu.*

LES

RENFORTS AMÉRICAINS S'EMBARQUENT TOUJOURS



En décrétant officiellement au général Bliss et au général Pershing le grade de général qui ne fut donné qu'à Washington, à Grant, à Sherman et à Sheridan, les États-Unis ont montré une fois de plus quelle importance ils attribuaient à leur rôle dans la guerre mondiale. Le corps expéditionnaire sur le front européen occidental sera comme

la " misérable petite armée du maréchal French " : il comprendra bientôt des centaines de mille de Sammies. Et en attendant les batailles décisives, les renforts quittent tous les jours le Nouveau Monde salués par les acclamations d'un peuple qui n'est entré dans la lutte que parce qu'il est uniquement épris d'un idéal de liberté et d'humanité.

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

### L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ces malades. »

Prof. Paul SUARD,  
Ancien prof. agrégé aux  
Ecoles de Médecine na-  
vales, Ancien Médecin  
des Hôpitaux.

« J'atteste que le JUBOL possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade. »

D<sup>r</sup> HENRIQUE DE SA,  
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro.

VOILÀ LE PETIT  
RAMONEUR  
DE L'INTESTIN...



Constipation  
Entérite  
Hémorroïdes  
Dyspepsie  
Migraine

Etabli<sup>s</sup>  
Chatelain,  
2, rue Va-  
lenciennes,  
Paris. La  
boîte fco  
5 fr.30, les  
4 fco 20 fr.  
Envoi sur  
le front.

# Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE



Préparé  
dans les La-  
boratoires de  
l'URODONAL et  
présentant les  
mêmes garanties  
scientifiques.

Guérit vite  
et radicalement  
Supprime les  
douleurs de la miction  
Evite toute  
complication

### L'OPINION MÉDICALE :

« Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urinales pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète, « la pagéolisation ».

D<sup>r</sup> MALDAS,  
de la Faculté de médecine  
de Montpellier,  
Lauréat de l'Université.

Etablissement Chate-  
lain, 2, rue de Valen-  
ciennes, Paris. La demi-  
boîte, franco 4 fr. 60.  
La grande boîte franco  
11 fr. Envoi sur le front.



# CHEZ LES AMÉRICAINS (1)

L'un des meilleurs écrivains militaires des États-Unis, qui depuis le début de la guerre a suivi sur plan les opérations anglaises et les nôtres, a rédigé un petit bréviaire à l'usage du soldat américain. Il lui dit excellemment : « Si tu as trop de confiance dans tes qualités, tu ne triompheras pas de tes faiblesses. Le bon soldat regarde aux côtés vulnérables de son armure ; il considère sans illusion la force de son ennemi. S'il ne reconnaît pas ses défauts, il court le risque de ne pas remporter la victoire. »

Nécessairement, je m'interdis à moi-même d'entrer dans des précisions, qui seraient d'ailleurs d'un ordre un peu spécial ; mais je ne risque rien à prédire que, le jour où les juges du camp enverront des divisions américaines aux secteurs du front, les considérant prêtes pour la manœuvre et pour le combat, elles vaudront du premier jour les meilleures, et qu'il ne se passera pas beaucoup de temps avant que ces jeunes soldats, fantassins, artilleurs, aviateurs, très sains, très robustes et très alertes, ne soient de vieux soldats aguerris.

L'impression générale qui se dégage d'une visite aux camps américains, c'est la solidité.

L'homme y est véritablement bâti à chaux et à sable. Le plus souvent, il y a de l'éphèbe dans le soldat anglais, même d'un âge assez mûr. Il s'appelle lui-même *boy*, garçon. Le soldat américain est un homme, même dans la première jeunesse. Il ne semble pas que chez lui les muscles soient de beaucoup plus résistants ; que les membres soient plus assouplis ou plus endurcis par l'exercice ; que les nerfs soient plus éveillés. Mais la charpente, certainement, est plus forte, comme d'une maison dont les poutres seraient de fer et non de bois. Le teint, uniforme, presque bronzé, point de lis et de roses, contribue à donner la sensation d'une fermeté irréductible. Les « racines corporelles », comme dit Taine, plongent dans une nature plus riche, plus grasse, plus abondante en sucs.

Il en résulte un peu de lourdeur. Ce n'est pas le souple et élégant homme de sport anglais, de tous les Occidentaux des temps modernes le plus semblable aux champions des jeux olympiques. C'est un Romain, le « Quirite » droit et massif comme une tour.

(1) La première partie de cet article a paru dans notre dernier numéro.

avec de la glèbe à ses bottes et avec cet air de gravité que donne un visage sévèrement rasé.

Soins méticuleux de sa personne ; l'Américain, comme l'Anglais, est un animal propre, ami de l'eau. Il eût trouvé, si elle ne datait pas de trente siècles, l'ode de Pindare : *Udor, udor ariston...* « L'eau, l'eau, chose excellente. »

Avant de faire venir des barriques de « pinard », il amène des tonneaux d'eau là où les fontaines sont pauvres et les ruisseaux à demi taris par la sécheresse. Il n'est pas veillé seulement à l'irréprochable propreté des baraquements, mais encore à celle des villages occupés. Au débotté, les Américains nettoient tout de suite les villages dont le charme les a séduits, mais dont la saleté les a inquiétés. L'un de nos plus illustres généraux me disait : « Vous reconnaîtrez la présence des Américains dans un village à la disparition de tous les tas de fumier dans les rues. »

Le plus haut commandement a, parmi ses plus constantes préoccupations, l'hygiène, toute l'hygiène. Il y a une frivole et terrible épigramme de Voltaire sur ce qu'il advint aux « Français à tête folle », quand ils s'emparèrent « à l'étourdie » de l'Italie, et sur ce qu'il leur resta de leurs conquêtes. Nos hypocrisies ont jeté un voile sur cette question vitale. Il en est résulté un grand fléau, très répandu, avec l'alcoolisme et la tuberculose, la pire menace pour l'avenir de la race.

Les Américains, avertis, avisés, réalistes, agissent. Le major Young a la vaillance d'esprit de Brioux et la science de Gaucher. Le général en chef ne feint pas d'ignorer le mal.

Je ne crois pas que les Américains écrivent le nom de la Science avec un grand S. En tout cas, ils ne se contentent pas de cette majuscule. Ils ont un esprit vraiment scientifique, et le manifestent en toutes choses.

La science, ainsi comprise, ne refroidit pas les esprits ; mais elle les éclaire en même temps qu'elle les exalte. Plus je les fréquente, plus je constate, non sans un peu d'envie, que les Américains ont le mépris des mots qui ne sont que des mots. Leur positivisme, je l'ai dit, fait à l'idéalisme sa part, toute sa part. Méconnaître l'idée du Droit ou celle de la Liberté, c'est méconnaître les plus puissantes réalités qui soient au monde ; c'est donc le

contraire du positivisme. C'est pour le Droit et pour la Liberté que les Américains sont partis en guerre, et avec quelle magnifique ardeur ! S'ils se sont dressés contre l'Allemagne des Hohenzollern, c'est moins à cause de la guerre même qu'elle a déchaînée de propos délibéré, que de ses méthodes de guerre : bombardements terrestres et aériens de villes ouvertes ; torpillages de vaisseaux marchands ; incendies ; destructions ; massacre des civils, vieillards, femmes, enfants ; réduction des civils en esclavage ; violation cynique de toutes les règles internationales et des lois de la pitié humaine. Le *Schiboleth* du système allemand, c'est la terreur. Voilà l'ennemi, le militarisme allemand, assassin, « mangeur d'âmes », comme a dit Asquith dans son discours de Leeds.

Si, dans leur inquiétude des « affaires » de l'avenir, les Allemands souhaitent de n'avoir pas à répandre le sang américain, c'est avec des âmes de justicier que les Américains se préparent pour le jour où ils feront couler à flots le sang allemand.

Encore une fois, je veux marquer qu'ils ne s'arrêtent nulle part aux mots ; ils vont droit aux réalités. Ce n'est point à eux qu'il faut dire que le scandale est dans le bruit. Le scandale, c'est le mal. C'est le mal qu'il faut combattre et extirper. Ayant échoué dans ses offensives militaires, l'Allemagne attend le salut de ses offensives politiques. Les États-Unis en ont fait l'expérience avant nous.

L'offensive par l'arrière ne se peut conduire qu'avec des complicités à l'intérieur. Les Américains savent qu'il y avait chez nous, comme chez eux, des canailles et des misérables avant la guerre et que la guerre ne les a pas plus transformés en bons citoyens et en patriotes qu'elle n'a fait des bruns avec les blonds, et avec des bossus des discoboles. Ils ne s'étonnent donc pas outre mesure des récents incidents qui remplissent la presse. Ils ont pour la France une admiration sans bornes ; ils l'aiment, nation et armée ; ils ont élevé dans leurs cœurs des temples à la Marne et à Verdun ; ils ont le culte de nos grands chefs et, d'abord, de Joffre, le plus grand homme de guerre de l'épopée mondiale et l'un des plus grands chefs de tous les temps. Mais ils ne prennent pas pour la mer l'écume qui flotte sur les vagues.

POLYBE.

VIENT DE PARAÎTRE :  
ÉNORME SUCCÈS !

CHARLES DERENNES

**CASSINO**  
VA-T-EN GUERRE

Illustrations de Léon FAURET

Un chef-d'œuvre de bonne humeur, d'émotion sincère et de haut pittoresque, le roman de l'héroïsme rustique, par le trilliant auteur de *La Guenille*.

Un volume in-18. . . . . 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris

**FORCES INCONNUES**  
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 68. GRATIS.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



**CAPVERN**

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire. — Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

**ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE**

Saison du 1<sup>er</sup> Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

**EAUX CALCIQUES** — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOLOGIQUES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorrhagiques, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique). Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

**HOTELS DE PREMIER ORDRE**



*J'ai vu.*

LE SOUS-LIEUTENANT FONCK A VENGÉ GUYNEMER



Le sous-lieutenant Fonck.



Les débris de l'avion allemand vaincu.

« Je ne crains plus rien maintenant que j'ai triomphé de Guynemer, » écrivait à sa famille l'aviateur Wisseman. Mais l'as allemand n'aura pas eu beaucoup de temps pour se glorifier de sa victoire, car, le 30 septembre, le sous-lieutenant Fonck lui prouvait qu'il se faisait de grandes illusions sur sa valeur en l'abattant après un com-

bat livré à 6.300 mètres d'altitude. En se posant auprès du pilote vaincu, Fonck constatait que celui-ci, un capitaine, avait reçu une balle dans la tête, alors que son passager, un capitaine également, avait le crâne traversé par trois projectiles. Il fut établi par la suite que le sous-lieutenant Fonck était véritablement le vengeur de Guynemer.



*J'ai vu.*

LE CURÉ DE BRASSETTE VA DIRE SA MESSE



Les obus allemands ont incendié la petite église meusienne et la nef s'est effondrée. Mais, bien que le sanctuaire disparaisse sous les pierres calcinées, l'autel est resté debout et le curé de la petite paroisse y vient régulièrement dire sa messe. Pour pénétrer dans les

ruines de son église, lorsqu'il arrive de l'ambulance où il assiste les blessés, le vénérable prêtre est obligé d'emprunter un chemin assez abrupt et c'est en se glissant par un trou d'obus qu'il peut seulement entrer dans ce qui fut jadis son église, afin d'y célébrer l'office divin.